

FIODOR DOSTOÏEVSKI

LES FRÈRES  
KARAMAZOV

*Roman traduit du russe  
par Sophie Benech*

ÉDITIONS ZULMA  
*Paris • Veules-les-Roses*

La couverture des *Frères Karamazov*  
a été créée par David Pearson.

Titre original :  
Братья Карамазовы  
Dostoïevski, Fiodor

Toutes les citations de la Bible, sauf indications contraires,  
sont extraites de la traduction de Lemaître de Sacy.

© Zulma, 2025, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma  
n'hésitez pas à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)



*En vérité, en vérité, je vous le dis : si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul ; mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruits.*

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN 12 : 24

*À Anna Grigorievna Dostoïevskaïa*

## NOTE DE L'AUTEUR

En entamant le récit de la vie de mon héros, Alexeï Fiodorovitch Karamazov, je me trouve assez embarrassé. Voici en quoi : bien que je le qualifie de héros, je sais pourtant fort bien moi-même qu'il n'a rien d'un grand homme, raison pour laquelle je prévois des questions inévitables du genre : en quoi votre Alexeï Fiodorovitch est-il si remarquable que vous l'ayez choisi pour héros ? Qu'a-t-il fait de si important ? De qui est-il connu, et en quoi ? Pourquoi moi, lecteur, dois-je perdre mon temps à étudier les faits de sa vie ?

La dernière question est la plus fatidique, car je peux seulement y répondre par « Peut-être le verrez-vous vous-même d'après le roman ». Et si on lit le roman et qu'on ne le voit pas, qu'on n'est pas d'accord avec le caractère remarquable de mon Alexeï ? Je parle ainsi parce que je prévois cela avec affliction. Pour moi, c'est quelqu'un de remarquable, mais je doute fort d'avoir le temps de le démontrer au lecteur. Ce qu'il y a, c'est que c'est effectivement une personnalité, mais une personnalité indéterminée, pas encore tirée au clair. D'ailleurs, en des temps comme les nôtres, il serait étrange d'exiger des gens de la clarté. Une chose est ma foi assez indubitable : c'est un homme étrange, et même un original. Mais l'étrangeté et l'originalité sont des choses plus nuisibles que dignes d'attention, surtout quand tout le monde s'efforce de rassembler les éléments particuliers et de trouver ne serait-ce qu'une sorte de cohérence générale dans l'incohérence universelle. Dans la plupart des cas, un original est un élément particulier et à part. C'est comme ça, non ?

Si vous n'êtes pas d'accord avec cette thèse et si vous me

répondez : « Non, ce n'est pas comme ça », ou « Ce n'est pas toujours comme ça », je peux dire que je me sentirai plus sûr de moi en ce qui concerne l'importance de mon héros, Alexei Fiodorovitch. Puisque non seulement un original n'est « pas toujours » un élément particulier et à part, mais qu'il arrive au contraire que ce soit lui justement qui, certaines fois, porte en lui l'essence du tout, alors que les autres gens de son époque ont tous été, Dieu sait pourquoi, arrachés pour un temps à ce tout par une rafale de vent...

D'ailleurs, je ne me serais pas lancé dans ces explications parfaitement inintéressantes et confuses, et j'aurais tout simplement commencé sans avant-propos (si ça plaît, on lira ça comme ça), mais le malheur, c'est que cela fait une seule biographie, et deux romans. Le roman principal est le deuxième – c'est l'activité de mon héros à notre époque, précisément à l'instant actuel. Le premier roman, lui, se déroule il y a treize ans et même, ce n'est presque pas un roman, juste un moment de la première jeunesse de mon héros. Ce premier roman, je ne peux pas m'en passer, parce que beaucoup de choses seraient alors incompréhensibles dans le second. Mais de cette façon, cela vient encore compliquer ma première difficulté : si moi, c'est-à-dire le biographe, je trouve que même un seul roman serait peut-être superflu pour un héros aussi modeste et aussi indéterminé, qu'est-ce que je viens faire avec deux, et comment expliquer une telle arrogance de ma part ?

Comme je m'é gare dans la façon de résoudre ces questions, je me décide donc à les éluder sans les résoudre. Il va de soi que le lecteur perspicace a déjà deviné depuis longtemps que c'était dans mes intentions depuis le début et je ne fais que l'agacer – pourquoi est-ce que je gaspille de vains mots et un temps précieux ? Je vais répondre à cela de façon précise : si j'ai gaspillé de vains mots et un temps précieux, c'est premièrement par politesse, et deuxièmement parce que je suis un petit malin : je vous aurais quand même prévenu, si je puis dire. D'ailleurs je suis

même content que mon roman se soit scindé tout seul en deux récits « malgré l'unité essentielle de l'ensemble » : une fois qu'il aura pris connaissance du premier récit, le lecteur déterminera lui-même si cela vaut la peine de se lancer dans le deuxième. Bien sûr, personne n'est tenu à rien, on peut abandonner le livre au bout de deux pages et ne plus jamais l'ouvrir. Mais il existe des lecteurs pleins de tact qui voudront absolument lire jusqu'au bout pour ne pas se tromper et porter un jugement impartial, tels sont par exemple tous les critiques russes. Alors vis-à-vis de ceux-là, j'ai quand même le cœur plus léger : en dépit de tous leurs scrupules et de toute leur conscience professionnelle, je leur fournis le prétexte le plus légitime qui soit d'abandonner au premier épisode du roman. Bon, voilà pour l'avant-propos. Je suis tout à fait d'accord qu'il est superflu, mais comme il est déjà écrit, autant le garder.

Maintenant, entrons dans le vif du sujet.

*Première partie*



## LIVRE PREMIER

# HISTOIRE D'UNE PETITE FAMILLE

### I

#### *Fiodor Pavlovitch Karamazov*

Alexeï Fiodorovitch Karamazov était le troisième fils de Fiodor Pavlovitch Karamazov, un propriétaire terrien de notre district bien connu en son temps (et dont on se souvient chez nous aujourd'hui encore) à cause de sa fin tragique et obscure qui s'est produite il y a exactement treize ans, et dont je parlerai le moment venu. Pour l'instant, à propos de ce « propriétaire terrien » (comme on l'appelait chez nous, bien que toute sa vie, il n'ait presque pas vécu sur ses terres), je me contenterai de dire que c'était un type d'hommes étranges que l'on rencontre néanmoins assez souvent, c'est-à-dire de ces gens qui sont non seulement abjects et débauchés, mais en plus de ça, des bons à rien – et néanmoins, de ces bons à rien qui savent parfaitement mener leurs petites affaires matérielles et, semble-t-il, uniquement celles-là. Par exemple, il avait commencé presque à partir de rien, c'était un tout petit propriétaire, il passait son temps à jouer les pique-assiette, s'arrangeait pour vivre aux crochets des autres et avec ça, au moment de sa mort, il s'est avéré qu'il avait dans les cent mille roubles en argent comptant. Et avec ça, il a quand même été toute sa vie l'un des bons à rien les plus extravagants de tout notre district. Je le répète encore une fois : ce n'est pas là de la bêtise, la plupart de ces extravagants sont assez intelligents et malins, mais ce sont très précisément des

bons à rien, et qui plus est, d'une espèce particulière, nationale.

Il avait été marié deux fois et avait trois fils ; l'aîné, Dmitri Fiodorovitch, de sa première femme, et les deux autres, Ivan et Alexeï, de la seconde. La première épouse de Fiodor Pavlovitch était issue d'une famille noble assez riche et illustre, les Mioussov, eux aussi des propriétaires terriens de notre district. Comment se fait-il qu'une jeune fille pourvue d'une dot, de surcroît jolie, et pour couronner le tout, une de ces femmes intelligentes à l'esprit vif, si fréquentes chez nous dans la génération actuelle mais qui étaient déjà apparues dans celle d'avant, ait pu épouser un « avorton » aussi insignifiant, comme tous le qualifiaient à l'époque, ça, je ne chercherai pas trop à l'expliquer. J'ai moi-même connu une demoiselle de l'avant-dernière génération, la génération « romantique », qui, après plusieurs années d'un amour énigmatique pour un certain monsieur qu'elle aurait toujours pu du reste épouser de la façon la plus paisible qui soit, avait fini par s'inventer elle-même des obstacles infranchissables et, par une nuit de tempête, s'est jetée du haut d'un rivage escarpé qui ressemblait à une falaise dans une rivière assez profonde au courant assez fort et y a péri du fait de ses propres caprices, uniquement pour ressembler à l'Ophélie de Shakespeare, à tel point que si cette falaise, qu'elle avait remarquée et sur laquelle elle avait jeté son dévolu depuis longtemps, n'avait pas été aussi pittoresque, s'il n'y avait eu à la place qu'un rivage plat et prosaïque, peut-être bien que ce suicide ne se serait pas produit du tout. Ce fait est véridique, et il faut croire que dans notre Russie, parmi les deux ou trois dernières générations, des faits de ce genre ou de même nature se sont produits en assez grand nombre. De la même façon, le geste d'Adélaïda Ivanovna Mioussova, lui aussi, avait été dû sans aucun doute à l'effet d'influences extérieures, et également « à l'exaspération d'une pensée captive<sup>1</sup> ». Peut-être avait-elle eu envie de manifester son indé-

---

1. Citation d'un poème de Lermontov : « Méfie-toi de toi-même, jeune lecteur, / Crains

pendance féminine, d'aller à l'encontre des règles sociales et du despotisme de sa lignée et de sa famille, et une imagination obligeante l'avait convaincue, disons juste un instant, qu'en dépit de son titre de parasite, Fiodor Pavlovitch était quand même l'une des personnes les plus audacieuses et les plus caustiques de cette époque de transition vers un avenir meilleur, alors qu'il n'était qu'un méchant bouffon et rien d'autre. Le piquant de la chose est que cette histoire avait donné lieu à un enlèvement, ce qui avait enchanté Adélaïda Ivanovna. Quant à Fiodor Pavlovitch, de par sa position sociale, il était même tout à fait préparé à des épisodes de ce genre, car il souhaitait passionnément faire carrière par n'importe quel moyen ; or il était très tentant de s'insinuer dans une bonne famille et de mettre la main sur une dot. Pour ce qui est de l'amour mutuel, apparemment, il n'y en avait pas du tout, ni de la part de la fiancée, ni de sa part à lui, malgré la beauté d'Adélaïda Ivanovna. Si bien que ce cas fut peut-être unique en son genre dans l'existence de Fiodor Pavlovitch, qui fut toute sa vie l'homme le plus sensuel qui soit, prêt à courir à la minute après n'importe quel jupon pour peu qu'il lui ait fait signe. Et pourtant, cette femme fut la seule à ne produire sur lui aucune impression particulière sur le plan passionnel.

Adélaïda Ivanovna s'était rendu compte tout de suite après son enlèvement qu'elle ne ressentait pour son mari que du mépris, et rien de plus. Si bien que les conséquences de ce mariage s'étaient fait sentir à une vitesse extraordinaire. Malgré le fait que sa famille s'était résignée à cet événement, et même assez vite, et avait versé sa dot à la fugueuse, avaient débuté entre les époux une vie des plus dérégulée ainsi que des scènes perpétuelles. On racontait que la jeune femme avait manifesté incomparablement plus de noblesse et de grandeur d'âme que Fiodor Pavlovitch qui, on le sait aujourd'hui, avait mis la main

---

l'inspiration comme un fléau. / C'est le pénible délire de ton âme malade, / Ou l'exaspération d'une pensée captive. » (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

en moins de deux sur tout son argent, dans les vingt-cinq mille roubles, dès qu'elle l'avait touché, si bien que ces milliers de roubles s'étaient complètement volatilisés pour elle. Quant au village et à l'assez belle maison en ville qu'elle avait aussi reçus en dot, il avait essayé pendant longtemps, de toutes ses forces, de les mettre à son nom par un acte notarié, et il aurait sans doute réussi rien qu'à cause du mépris, pourrait-on dire, et de la répulsion qu'il inspirait à chaque instant à son épouse avec ses extorsions et ses chantages éhontés – uniquement par lassitude morale, juste pour s'en dépêtrer. Mais fort heureusement, la famille d'Adélaïda Ivanovna s'en était mêlée et avait posé des limites à cette fripouille. Il est de notoriété publique qu'il y avait entre les époux des bagarres fréquentes, mais à ce qu'on dit, ce n'était pas Fiodor Pavlovitch qui tapait, c'était Adélaïda Ivanovna, une dame passionnée, hardie, au teint mat, impatiente et dotée d'une force physique remarquable. Elle avait fini par quitter le domicile et s'était enfuie loin de Fiodor Pavlovitch avec un précepteur, un séminariste qui végétait dans la misère, en lui laissant sur les bras le petit Mitia<sup>1</sup> âgé de trois ans. Fiodor Pavlovitch avait installé aussi sec tout un harem chez lui et s'était lancé dans les beuveries les plus effrénées ; pendant les pauses, il faisait quasiment le tour de la province et pleurnichait en se plaignant à tout le monde d'Adélaïda qui l'avait abandonné, et en plus, il fournissait sur sa vie conjugale des détails qu'un époux devrait avoir honte de donner. Mais surtout, on aurait dit que cela lui était agréable, et même que cela le flattait, de jouer devant tout le monde le rôle ridicule de l'époux humilié et de décrire ses humiliations en détail, et même en les enjolivant. « On dirait que vous avez été promu en grade tellement vous êtes satisfait en dépit de tout votre chagrin ! » lui disaient les rieurs. Beaucoup ajoutaient qu'il était content de se montrer sous un nouvel aspect bouffonesque, et que pour faire encore plus rire, il feignait exprès

---

1. Diminutif de Dmitri.

de ne pas remarquer le ridicule de sa situation. Qui sait d'ailleurs, peut-être que c'était aussi de la naïveté, chez lui. Il avait fini par retrouver la trace de la fugueuse. La malheureuse était à Pétersbourg où elle avait déménagé avec son séminariste et où elle s'était lancée à corps perdu dans l'émancipation la plus totale. Fiodor Pavlovitch s'était aussitôt activé et préparé à partir pour Pétersbourg – dans quel but ? Il n'en savait rien lui-même, bien sûr. À ce moment-là, il y serait peut-être allé, c'est vrai. Mais une fois cette décision prise, il s'était aussitôt estimé en droit, afin de se donner du courage pour la route, de se livrer de nouveau aux beuveries les plus effrénées. C'est alors qu'il avait reçu de la famille de son épouse la nouvelle de sa mort à Pétersbourg. Elle était morte brutalement un beau jour, quelque part dans un grenier, selon les dires des uns du typhus, et selon les autres de faim, semblerait-il. Fiodor Pavlovitch avait appris sa mort alors qu'il était ivre ; on dit qu'il s'était précipité dans la rue et s'était mis à crier en levant les bras au ciel de joie : « C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur<sup>1</sup>... » ; selon d'autres personnes, il avait pleuré à fendre l'âme comme un enfant, à tel point que, dit-on, il faisait même peine à voir malgré la répulsion qu'il inspirait. Il est fort possible que c'était à la fois l'un et l'autre, c'est-à-dire qu'il se réjouissait de sa libération et qu'il pleurait sa libératrice – les deux en même temps. Dans la plupart des cas, les gens, même les scélérats, sont bien plus naïfs et bien plus candides que dans les conclusions qu'on tire sur eux. Et nous aussi, d'ailleurs.

---

1. Cantique de Syméon (*Nunc dimittis*), prière d'action de grâce prononcée par le vieux Syméon lors de la présentation de Jésus au Temple (Luc 2 : 29) et lue lors de l'office du soir.

*Il se débarrasse de son premier fils*

Évidemment, on imagine quel éducateur et quel père pouvait être un tel homme. Il lui était arrivé en tant que père exactement ce qui devait arriver, c'est-à-dire qu'il avait radicalement et complètement abandonné l'enfant qu'il avait eu avec Adélaïda Ivanovna, non par aversion envers lui ni en raison d'une quelconque rancune conjugale, mais simplement parce qu'il l'avait complètement oublié. Tandis qu'il assommait tout le monde avec ses larmes et ses jérémiades et qu'il transformait sa maison en lupanar, le petit Mitia de trois ans avait été pris en charge par Grigori, un fidèle serviteur de la maison, et s'il ne s'était pas occupé du petit à ce moment-là, il n'y aurait peut-être eu personne pour lui changer sa brassière. En outre, il se trouva que dans les premiers temps, la famille de l'enfant du côté maternel avait elle aussi pour ainsi dire oublié son existence. Son grand-père, autrement dit monsieur Mioussov en personne, le père d'Adélaïda Ivanovna, n'était plus de ce monde ; sa veuve, la grand-mère de Mitia, qui avait déménagé à Moscou, était trop souffrante, quant aux sœurs, elles s'étaient mariées, si bien que pendant presque un an, Mitia avait dû rester chez le domestique Grigori et vivre dans son isba au fond de la cour. D'ailleurs si son papa s'était souvenu de lui (de fait, il ne pouvait quand même pas ne pas connaître son existence), il l'aurait lui-même expédié dans l'isba, car l'enfant l'aurait gêné dans ses débauches. Mais il se trouve que débarqua alors de Paris un cousin germain de la défunte Adélaïda Ivanovna, Piotr Alexandrovitch Mioussov, qui vécut par la suite de nombreuses années à l'étranger, à l'époque, il était encore un très jeune homme, mais parmi les Mioussov, c'était quelqu'un de particulier, un esprit éclairé, un habitant des capitales de l'étranger, et qui plus

est, toute sa vie, un Européen et, à la fin de son existence, un libéral typique des années quarante et cinquante. Au cours de sa carrière, il fut en relation avec de nombreux libéraux de son temps, tant en Russie qu'à l'étranger, il connaissait personnellement Proudhon et Bakounine, et à la fin de ses pérégrinations, il aimait tout particulièrement évoquer et raconter les trois journées de la Révolution de février 1848 à Paris, en laissant entendre qu'il y avait même plus ou moins participé sur les barricades. C'était l'un de ses souvenirs de jeunesse les plus réjouissants. Il avait une fortune personnelle, près de mille âmes selon l'ancienne façon de calculer. Sa magnifique propriété se trouvait à la sortie de notre ville et était limitrophe avec les terres de notre célèbre monastère, contre lequel, dans ses jeunes années, Piotr Alexandrovitch, dès qu'il avait reçu son héritage, avait entamé sur-le-champ un interminable procès pour des droits de pêche dans la rivière ou de coupe dans les bois, je ne sais pas très bien, mais il avait considéré qu'il entraînait dans ses obligations de citoyen et d'esprit éclairé de se lancer dans un procès contre « les cléricaux ». Ayant entendu parler de tout ce qui concernait Adélaïda Ivanovna dont il se souvenait, bien sûr, et qu'il avait même remarquée autrefois, et ayant appris qu'elle avait laissé Mitia, il s'était mêlé de cette affaire en dépit de toute son indignation juvénile et du mépris qu'il éprouvait pour Fiodor Pavlovitch. C'est là qu'il avait rencontré celui-ci pour la première fois. Il lui avait déclaré tout de go qu'il souhaiterait prendre à sa charge l'éducation de l'enfant. Par la suite, il racontait longuement, comme un trait caractéristique, que lorsqu'il avait parlé de Mitia à Fiodor Pavlovitch, pendant un moment, celui-ci avait fait mine de ne pas comprendre du tout de quel enfant il s'agissait, on aurait même dit qu'il était étonné d'avoir un fils quelque part dans sa maison. S'il pouvait exister une certaine exagération dans ce que racontait Piotr Alexandrovitch, il devait quand même y avoir aussi une part de vérité. Mais c'est un fait que, toute sa vie, Fiodor Pavlovitch a aimé se

donner en spectacle, jouer devant les autres un rôle inattendu, brusquement et, surtout, sans la moindre nécessité et même à son propre détriment, comme par exemple dans ce cas précis. Ce trait de caractère est du reste propre à un très grand nombre de gens, et même de gens tout à fait intelligents, pas comme ce Fiodor Pavlovitch. Piotr Alexandrovitch Mioussov avait mené l'affaire avec énergie et avait été nommé tuteur de l'enfant (conjointement avec Fiodor Pavlovitch), car après la mort de sa mère, il restait quand même une propriété, une maison et des terres. Mitia avait effectivement déménagé chez cet oncle, mais ce dernier n'était pas marié et, comme il s'était empressé de retourner à Paris pour longtemps dès qu'il eut organisé et assuré les revenus financiers provenant de ses propriétés, il avait confié l'enfant à l'une de ses tantes qui habitait Moscou. Il se trouve qu'une fois installé à Paris, il l'avait oublié, surtout quand avait éclaté cette fameuse révolution de février qui frappa tellement son imagination et qu'il ne put oublier de toute son existence. La dame de Moscou était morte, et Mitia avait déménagé chez l'une de ses filles mariées. Il semble que par la suite il ait encore changé de nid une quatrième fois. Je ne vais pas m'étendre là-dessus maintenant, d'autant que j'ai encore beaucoup de choses à raconter sur ce premier fils de Fiodor Pavlovitch ; pour l'instant, je vais me limiter, en ce qui le concerne, aux informations les plus indispensables, sans lesquelles il m'est impossible de commencer ce roman.

Premièrement, ce Dmitri Fiodorovitch était le seul des trois fils de Fiodor Pavlovitch à avoir grandi avec la conviction qu'il possédait quand même une certaine fortune et que, lorsqu'il atteindrait sa majorité, il serait indépendant. Son adolescence et sa jeunesse avaient été mouvementées : il n'avait pas terminé le lycée, s'était retrouvé ensuite dans une école militaire, puis avait échoué dans le Caucase, il avait servi un certain temps dans l'armée, s'était battu en duel, avait été dégradé, avait repris du service, avait beaucoup fait la fête et dépensé pas mal d'argent. Il

n'avait commencé à en recevoir de son père qu'après sa majorité, jusque-là, il s'était couvert de dettes. Il avait rencontré Fiodor Pavlovitch pour la première fois lorsqu'il était venu spécialement dans nos contrées pour s'expliquer avec lui au sujet de ses biens. Il semble que déjà alors, son géniteur ne lui avait pas plu ; il avait passé peu de temps chez lui et était très vite reparti en n'ayant reçu de lui qu'une certaine somme, et après avoir conclu avec lui un certain accord concernant le versement des revenus provenant du domaine, et cette fois-là, (c'est un fait reconnu), il n'avait pu obtenir de Fiodor Pavlovitch ni une estimation de la valeur de ce domaine, ni une estimation des revenus qu'il générerait. Fiodor Pavlovitch avait alors remarqué, et ce dès la première fois (il faut s'en souvenir), que Mitia se faisait de sa fortune une idée exagérée et fautive. Il en avait été très satisfait, compte tenu de ses propres calculs. Il en avait seulement conclu que le jeune homme était frivole, impétueux, passionné et impatient, que c'était un fêtard qui avait juste besoin de mettre la main sur quelque chose tout de suite, et qu'il se calmerait aussitôt, même si c'était pour peu de temps. C'est cela qu'il avait entrepris d'exploiter en s'en tirant par de petites aumônes et des envois provisoires ; finalement, au bout de quatre ans, quand Mitia, perdant patience, avait débarqué la fois suivante dans notre ville afin de régler définitivement ses affaires avec son père, il s'était soudain avéré, à son immense surprise, qu'il ne possédait plus rien du tout, qu'il était même difficile de faire des comptes, qu'il avait touché en liquide toute la valeur de sa propriété, peut-être même qu'il devait quelque chose, et que, selon tel et tel accord qu'il avait lui-même souhaité conclure à l'époque, il n'avait pas le droit d'exiger quoi que ce soit de plus, et ainsi de suite. Le jeune homme fut stupéfait, il soupçonna un mensonge, une tromperie, sortit presque de ses gonds et en perdit pour ainsi dire la raison. C'est justement cette circonstance qui mena à la catastrophe dont le récit constitue l'objet de mon premier roman préliminaire, ou plutôt son aspect extérieur. Mais, avant de passer à ce

roman, il me faut encore parler aussi des deux autres fils de Fiodor Pavlovitch, les frères de Mitia, et expliquer d'où ils sortaient.

### III

#### *Deuxième mariage et deuxièmes enfants*

Une fois débarrassé du petit Mitia de quatre ans, Fiodor Pavlovitch s'était remarié très peu de temps après. Ce deuxième mariage avait duré huit ans. Sa deuxième épouse Sophia Ivanovna, une créature elle aussi toute jeune, il était allé la chercher dans une autre province où il s'était rendu pour une petite affaire de rien du tout associée à un juif quelconque. Il avait beau faire la fête, boire et mener une vie de débauche, il ne cessait jamais de s'occuper des investissements de son capital et gérait très bien ses petites affaires, quoique presque toujours, évidemment, de façon un peu sordide. Sophia Ivanovna était une « petite orpheline » depuis l'enfance, la fille d'un obscur diacre, qui avait grandi dans la riche demeure de sa bienfaitrice, son éducatrice et son bourreau, une vieille aristocrate, la veuve du général Vorokhov. Je ne connais pas les détails, j'ai seulement entendu dire que cette pupille, douce, gentille et docile, on lui aurait enlevé du cou une corde qu'elle avait accrochée à un clou dans le grenier – tant il lui était pénible de supporter les caprices et les éternels reproches de cette vieille femme qui, apparemment, n'était pas méchante, c'était juste une despote que son oisiveté rendait insupportable. Fiodor Pavlovitch avait demandé sa main, on s'était renseigné sur lui, on l'avait éconduit et là, de nouveau, comme lors de son premier mariage, il avait proposé à la petite orpheline de l'enlever. Il est très très probable que même elle ne l'aurait pas épousé si elle avait appris à temps davantage de détails sur lui. Mais cela se passait dans une autre province, d'ailleurs que pouvait bien comprendre une fillette de seize ans,

sinon que mieux valait se jeter dans la rivière que rester chez sa bienfaitrice. Si bien que la pauvrete avait échangé une bienfaitrice contre un bienfaiteur. Cette fois, Fiodor Pavlovitch n'avait pas obtenu un sou car la générale s'était fâchée, elle n'avait rien donné et en plus, elle les avait maudits tous les deux ; mais cette fois, il n'avait pas compté toucher quelque chose, il avait été séduit par la beauté remarquable de l'innocente jeune fille et surtout par son air innocent qui l'avait bouleversé, lui un débauché jusqu'alors amateur lubrique de beauté féminine vulgaire. « À l'époque, ces petits yeux innocents m'ont flanqué un coup de rasoir dans l'âme ! » disait-il plus tard avec son infâme petit gloussement. Du reste, chez un débauché, même cela pouvait n'être qu'une attirance sensuelle. Comme il n'avait reçu aucun dédommagement, il ne prenait pas de gants avec sa femme et, profitant du fait qu'elle était pour ainsi dire « coupable » envers lui et qu'il lui avait presque « enlevé la corde du cou », profitant en outre de sa résignation et de sa vulnérabilité phénoménales, il foula aux pieds la décence conjugale la plus élémentaire. Des femmes de mauvaise vie s'étaient installées en grand nombre chez lui, dans sa maison, et des orgies se déroulaient en présence de son épouse. Je précise, comme un fait caractéristique, que le domestique Grigori, un raisonneur maussade, stupide et têtu qui avait détesté son ancienne maîtresse Adélaïda Ivanovna, avait pris cette fois le parti de la nouvelle, il la défendait et se querellait à son sujet avec Fiodor Pavlovitch avec une grossièreté presque inadmissible pour un domestique ; une fois, il avait dispersé une orgie et flanqué dehors toutes les traînées qui s'étaient installées là. Par la suite, la malheureuse jeune femme, terrorisée depuis l'enfance, avait été prise d'une sorte de maladie nerveuse féminine que l'on rencontre le plus souvent dans le peuple, chez les paysannes, qu'on appelle pour cette raison des « crièuses ». Ce mal, accompagné de terribles crises d'hystérie, lui faisait même par moments perdre la raison. Elle n'en avait pas moins donné à Fiodor Pavlovitch deux fils, Ivan et Alexeï, le premier dès la

première année de leur mariage, et le deuxième trois ans plus tard. Quand elle mourut, le petit Alexeï allait sur ses quatre ans et, même si cela peut paraître étrange, je sais que par la suite, il garda toute sa vie le souvenir de sa mère – comme dans un rêve, cela va de soi. À sa mort, il était arrivé aux deux petits garçons très exactement la même chose qu’au premier, Mitia : ils avaient été complètement oubliés et abandonnés par leur père, et avaient échoué chez ce même Grigori, dans son isba. C’est dans cette isba que les avait trouvés la vieille générale despotique, la bienfaitrice et l’éducatrice de leur mère. Elle était encore de ce monde, et durant tout ce temps, durant ces huit années, elle n’avait pu oublier l’offense qu’on lui avait infligée. Pendant ces huit ans, elle avait disposé d’informations on ne peut plus précises sur la vie quotidienne de sa « Sophie » et, ayant entendu dire combien elle était malade et au milieu de quels désordres monstrueux elle vivait, elle avait prononcé deux ou trois fois à voix haute devant ses protégées : « Bien fait pour elle ! C’est Dieu qui lui a envoyé ça pour son ingratitude. »

Trois mois exactement après la mort de Sophia Ivanovna, la générale avait soudain débarqué en personne dans notre ville et s’était rendue directement chez Fiodor Pavlovitch ; elle n’était restée en ville qu’une demi-heure, mais avait accompli pas mal de choses. C’était le soir. Fiodor Pavlovitch, qu’elle n’avait pas vu depuis huit ans, l’avait accueillie un peu éméché. On raconte qu’à la seconde où elle l’avait vu, sans aucune explication, elle lui avait flanqué deux superbes gifles retentissantes et avait tiré trois fois sur sa mèche, puis, sans ajouter un seul mot, elle était allée directement dans l’isba chercher les deux petits garçons. Ayant remarqué dès le premier coup d’œil qu’ils n’étaient pas lavés et que leurs vêtements étaient sales, elle avait aussi sec flanqué également une gifle à Grigori et lui avait déclaré qu’elle prenait les deux enfants chez elle, sur quoi elle les avait embarqués tels qu’ils étaient, elle les avait enveloppés dans un plaid, les avait mis dans sa calèche, et les avait emmenés dans sa ville. Grigori avait

supporté cette gifle comme un esclave dévoué, il n'avait pas prononcé un seul mot grossier et, quand il avait accompagné la vieille dame jusqu'à sa calèche, il s'était incliné en se pliant en deux et avait déclaré d'un ton pénétré que « Dieu la récompenserait pour les orphelins ». « Non, mais quel nigaud tu fais ! » lui avait crié la générale en s'en allant. Quand Fiodor Pavlovitch avait pris conscience de ce qui s'était passé, il avait compris que c'était une bonne chose et par la suite, il n'avait contesté sur aucun point l'accord formel qu'il avait donné, selon lequel les enfants seraient éduqués chez la générale. Quant aux gifles qu'il avait reçues, il avait fait le tour de la ville pour les raconter lui-même.

Il se trouva que la générale mourut peu de temps après, non sans avoir légué par testament mille roubles à chacun des deux petits « pour leur instruction, étant entendu que tout cet argent devait être impérativement dépensé pour eux, mais que cela devait suffire jusqu'à leur majorité, parce qu'une telle aumône n'était que trop suffisante pour des enfants pareils, et si cela disait à quelqu'un, il n'avait qu'à ouvrir sa bourse lui-même », et ainsi de suite. Je n'ai pas lu ce testament moi-même, mais j'ai entendu dire qu'il contenait effectivement quelque chose de bizarre dans ce genre, et exprimé de façon fort originale. Il s'avéra néanmoins que le principal héritier de la générale, Éfim Pétrovitch Polénoï, un maréchal de la noblesse de la province, était un homme honnête. Après avoir correspondu avec Fiodor Pavlovitch et deviné instantanément qu'il ne lui soutirerait pas d'argent pour l'éducation de ses enfants (bien que Fiodor Pavlovitch n'ait jamais refusé carrément, dans ce genre de circonstance, il se contentait de faire traîner les choses, parfois même en se répandant en effusions sentimentales), il s'occupa personnellement des orphelins et se prit surtout d'affection pour le plus jeune, Alexeï, si bien que celui-ci avait même longtemps grandi dans sa famille. C'est là une chose que je demande au lecteur de noter dès le début. Si les jeunes gens étaient redevables à quelqu'un de leur éducation et de leur instruction, c'est bien

à Éfim Pétrovitch, un homme extrêmement généreux aux idées humanistes, une personne comme on en rencontre peu. Il avait gardé pour les enfants, sans y toucher, les mille roubles que leur avait laissés la générale, si bien qu'à leur majorité, ces sommes avaient produit des intérêts et doublé, il les avait élevés avec son propre argent et bien entendu, avait dépensé pour chacun d'eux bien davantage que mille roubles. Je ne vais pas non plus me lancer pour l'instant dans le récit détaillé de leur adolescence et de leur jeunesse, je me contenterai de signaler les points les plus importants. Du reste, à propos de l'aîné, Ivan, je dirai juste qu'il avait été un adolescent plutôt maussade et replié sur lui-même, il était loin d'être timide, mais c'était comme s'il avait compris dès l'âge de dix ans qu'ils grandissaient quand même dans une famille qui n'était pas la leur, grâce à la charité d'autrui, que leur père était le genre de personne dont on avait même honte de parler, etc., etc. Très vite, presque depuis sa petite enfance (c'est du moins ce qu'on disait), ce garçon avait manifesté pour les études des capacités brillantes et peu ordinaires. Je n'en suis pas tout à fait sûr, mais d'une manière ou d'une autre, il avait quitté la famille d'Éfim Pétrovitch vers l'âge de treize ans pour l'un des lycées de Moscou, vivant comme pensionnaire chez un professeur expérimenté et réputé, un ami d'enfance d'Éfim Pétrovitch. Par la suite, Ivan lui-même racontait que tout cela était arrivé pour ainsi dire à cause de « l'ardeur pour les bonnes actions » qui animait Éfim Pétrovitch, séduit par l'idée qu'un garçon aux capacités géniales devait être éduqué par un éducateur génial. Du reste, ni Éfim Pétrovitch ni le génial éducateur n'étaient plus de ce monde quand le jeune homme, après avoir terminé le lycée, était entré à l'université. Comme Éfim Pétrovitch n'avait pas pris les bonnes dispositions et que les mille roubles légués aux enfants par la générale despotique, lesquels avaient doublé avec les intérêts, n'avaient pu être versés tout de suite en raison de diverses formalités et retards inévitables chez nous, le jeune homme avait mangé de la vache enragée durant ses deux premières années à

l'université, car il devait travailler pour subvenir à ses besoins tout en faisant ses études. Il faut noter qu'à l'époque, il n'avait pas voulu faire la moindre tentative pour correspondre avec son père – peut-être par fierté et par mépris envers lui, ou peut-être à la suite d'un raisonnement froid et plein de bon sens qui lui soufflait qu'il ne recevrait aucun soutien un tant soit peu sérieux de la part de son papa. Quoi qu'il en soit, le jeune homme ne s'était pas démonté le moins du monde et avait fini par trouver du travail, d'abord en donnant des leçons à vingt kopecks, puis en faisant la tournée des rédactions de journaux et en leur apportant des articles de dix lignes sur des faits divers signés « Un témoin ». À ce qu'on dit, ces petits articles étaient toujours rédigés de façon si singulière et si piquante qu'ils étaient vite devenus très prisés, et ne serait-ce qu'en cela, le jeune homme avait montré toute sa supériorité, à la fois pratique et intellectuelle, sur cette malheureuse et importante partie de notre jeunesse estudiantine des deux sexes perpétuellement dans le besoin qui, dans les capitales, a l'habitude de frapper aux portes de diverses gazettes et revues sans rien inventer de mieux que de répéter éternellement les mêmes demandes de copies ou de traductions du français. Une fois qu'il était en relation avec une rédaction, Ivan Fiodorovitch ne perdait ensuite jamais contact avec elle et, durant ses dernières années à l'université, il s'était mis à publier des critiques tout à fait talentueuses de livres sur divers thèmes spécialisés, si bien qu'il s'était même fait connaître dans les milieux littéraires. Mais c'est seulement les derniers temps qu'il avait réussi par hasard à se faire soudain remarquer d'un cercle de lecteurs plus large, de sorte que beaucoup de gens l'avaient alors distingué et avaient retenu son nom. C'est une histoire assez curieuse. Alors qu'il avait quitté l'université et qu'il s'app préparait à voyager à l'étranger avec ses deux mille roubles, il avait brusquement publié dans l'un de nos grands journaux un article étrange qui avait été remarqué même par les non-spécialistes et surtout, sur un sujet qui lui était manifestement

inconnu, puisqu'il avait terminé la faculté de Sciences naturelles. L'article était consacré à une question qui était à l'époque débattue partout, celle du tribunal ecclésiastique. Tout en passant en revue certains avis déjà émis sur le sujet, il donnait aussi son point de vue personnel. L'important était dans le ton et dans le caractère incroyablement inattendu de la conclusion. Un grand nombre de gens d'Église considéraient l'auteur comme l'un des leurs. Et voilà que soudain, avec eux, non seulement les laïcs, mais les athées eux-mêmes s'étaient mis à l'applaudir aussi. Certains esprits perspicaces avaient fini par décréter que l'article tout entier n'était qu'une farce effrontée, une bouffonnerie. Si j'évoque cet incident, c'est surtout parce que cet article était aussi parvenu jusqu'au célèbre monastère situé dans les faubourgs de notre ville où l'on s'intéressait à cette question, il s'y était introduit et avait suscité une totale perplexité. Ayant appris le nom de l'auteur, on s'était alors intéressé au fait qu'il était natif de notre ville, et « le fils de ce fameux Fiodor Pavlovitch ». Et voilà que tout à coup, justement à cette époque, l'auteur en personne est arrivé chez nous.

Dans quel but Ivan Fiodorovitch est-il venu chez nous à ce moment-là, je me souviens m'être déjà posé la question alors, et même avec une certaine inquiétude. Par la suite, cette arrivée si fatidique qui a entraîné tant de conséquences est restée pour moi longtemps et presque à jamais quelque chose d'assez obscur. De façon générale, il était étrange qu'un jeune homme qui avait l'air si cultivé, si orgueilleux et si prudent, ait soudain débarqué dans une maison aussi épouvantable, chez un père qui l'avait ignoré toute sa vie, qui ne le connaissait pas, qui ne se souvenait pas de lui et qui, même si bien sûr, pour rien au monde et en aucun cas il n'aurait donné de l'argent à son fils si celui-ci le lui avait demandé, n'en avait pas moins toujours redouté que ses fils Ivan et Alexei viennent un jour lui réclamer de l'argent. Et voilà un jeune homme qui s'installe dans la maison d'un père comme ça, qui vit avec lui un mois, deux mois, et tous les deux s'entendent

on ne peut mieux. Ce dernier détail a été un sujet d'étonnement non seulement pour moi, mais aussi pour beaucoup d'autres. Il se trouve que Piotr Alexandrovitch Mioussov, le lointain parent de Fiodor Pavlovitch par sa première femme dont j'ai déjà parlé plus haut, était alors de retour chez nous, dans sa propriété non loin de la ville, il était venu de Paris où il s'était définitivement installé. Je me souviens que c'est lui qui fut le plus étonné de tous lorsqu'il fit la connaissance de ce jeune homme qui l'intéressait énormément et avec lequel il faisait parfois assaut d'érudition, non sans en souffrir intérieurement. « Il est orgueilleux, nous disait-il de lui à l'époque, il trouvera toujours moyen de se procurer de l'argent, déjà maintenant, il a de quoi vivre à l'étranger – qu'est-ce qu'il vient chercher ici ? Il est clair pour tout le monde qu'il n'est pas venu voir son père pour l'argent, de toute façon, celui-ci ne lui en donnera pas. Ce n'est pas un amateur de vin ni de débauche, et pourtant le vieux ne peut se passer de lui tellement ils s'entendent bien ! » C'était la vérité : le jeune homme avait même une influence visible sur le vieillard ; on aurait dit que celui-ci commençait presque à l'écouter, tout en gardant un comportement extrêmement fantasque et quelquefois agressif ; il avait même commencé à se conduire parfois plus déceimment.

Ce n'est que par la suite que l'on comprit qu'Ivan Fiodorovitch était venu en partie à la demande et pour les affaires de son frère aîné Dmitri Fiodorovitch, qu'il rencontra pour la première fois de sa vie à peu près à la même époque, lors de cette venue, mais avec lequel il avait entamé une correspondance avant même son arrivée de Moscou pour une histoire très importante qui concernait surtout Dmitri Fiodorovitch. Quelle était cette affaire, ça, le lecteur l'apprendra intégralement et en détail le moment venu. Mais même alors que j'étais déjà au courant de cette circonstance particulière, Ivan Fiodorovitch me semblait mystérieux, et sa venue chez nous inexplicable.

J'ajouterai encore qu'à l'époque, Ivan Fiodorovitch avait l'air

d'être un intermédiaire et un médiateur entre son père et son frère aîné Dmitri Fiodorovitch, qui était alors brouillé avec leur père et avait même intenté contre lui une action en justice.

Cette petite famille, je le répète, s'est réunie à ce moment-là pour la première fois, et certains de ses membres se voyaient pour la première fois de leur vie. Seul le fils cadet, Alexeï Fiodorovitch, vivait chez nous depuis déjà un an et s'était donc retrouvé chez nous avant ses frères. C'est de cet Alexeï qu'il m'est le plus difficile de parler dans ce récit préliminaire avant de le faire apparaître sur la scène de mon roman. Mais il va bien falloir que j'écrive aussi un avant-propos sur lui, ne serait-ce que pour éclaircir au préalable un point très étrange, à savoir que, dès la première scène de mon roman, je suis obligé de présenter aux lecteurs mon futur héros vêtu d'un habit de novice. Oui, cela faisait alors un an qu'il vivait dans notre monastère et se préparait apparemment à s'y cloîtrer pour la vie.

#### IV

### *Le troisième fils, Aliocha*

Il avait alors tout juste vingt ans (son frère Ivan en avait vingt-trois, et Dmitri vingt-sept). Je déclare avant toute chose que ce jeune homme, Aliocha<sup>1</sup>, n'était pas du tout un fanatique et, du moins à mon avis, ce n'était même pas du tout un mystique. Je vais donner d'avance mon opinion complète : c'était simplement quelqu'un qui était animé par un précoce amour des hommes, et s'il s'était engagé sur la voie monastique, c'était uniquement parce que, à ce moment-là, elle était la seule à l'avoir frappé, elle représentait à ses yeux l'issue idéale, si l'on peut dire, pour son âme qui cherchait à s'arracher aux ténèbres de la méchanceté

---

1. Diminutif d'Alexeï.

du monde afin de s'élancer vers la lumière de l'amour. Et si elle l'avait frappé, cette voie, c'était uniquement parce qu'il y avait rencontré un être à son avis exceptionnel – Zossima, le célèbre starets de notre monastère, auquel il s'était attaché avec toute l'ardeur du premier amour d'un cœur insatiable. Du reste, je ne discute pas le fait qu'il était déjà très étrange à l'époque, cela avait même commencé au berceau. À propos, j'ai déjà mentionné que, ayant perdu sa mère à l'âge de quatre ans à peine, il garda ensuite toute sa vie un souvenir d'elle, de son visage, de ses caresses, « comme si elle se tenait vivante devant moi ». De tels souvenirs peuvent se graver en nous (tout le monde le sait) même à un âge encore plus précoce, même à deux ans, mais pendant toute notre vie, ils surgissent comme des points lumineux dans l'obscurité, comme le coin déchiré d'un immense tableau qui s'est complètement effacé et qui a disparu, mis à part ce petit coin. C'était exactement ce qui lui arrivait : il se souvenait d'une calme soirée d'été, d'une fenêtre ouverte, des rayons obliques du soleil couchant (ces rayons obliques, c'était ce dont il se souvenait le mieux), d'une icône dans un coin de la pièce avec, devant, une petite veilleuse allumée, et, agenouillée devant l'icône, sanglotant comme en proie à une crise d'hystérie, avec des glapissements et des cris perçants, sa mère qui le tient dans ses bras en le serrant si fort qu'elle lui fait mal, elle prie pour lui la Mère de Dieu et le tend de ses deux bras vers l'icône, comme pour le placer sous sa protection... Soudain, la nourrice arrive en courant et l'arrache à ses bras, terrorisée. Voilà la scène ! Aliocha se rappelait aussi le visage de sa mère en cet instant, il disait qu'il était hagard, mais superbe, pour autant qu'il pouvait se le remémorer. Mais rares étaient ceux à qui il aimait confier ce souvenir. Dans son enfance et son adolescence, il n'était guère expansif et même peu loquace, mais pas par méfiance, par timidité ou par sauvagerie, c'était même plutôt tout le contraire, cela venait d'autre chose, d'un souci comme qui dirait intérieur, proprement personnel, qui ne concernait pas les autres mais qui était si important pour

lui qu'à cause de cela, il semblait oublier ces autres. Mais il aimait les gens : il vécut toute sa vie, semble-t-il, en ayant en eux une foi absolue, et pourtant personne ne le considérait jamais ni comme un simple d'esprit ni comme quelqu'un de naïf. Il y avait en lui quelque chose qui disait et qui faisait comprendre (cela a été ensuite le cas toute sa vie) qu'il ne voulait pas être un juge, qu'il ne voulait pas prendre sur lui de porter un jugement sur les gens et qu'il ne le ferait jamais. On avait même l'impression qu'il acceptait tout sans condamner le moins du monde, bien que souvent avec une tristesse désolée. Mieux encore, en ce sens, il en était arrivé au point où personne ne pouvait ni l'étonner ni lui faire peur, et cela, dès sa première jeunesse. Arrivé vers l'âge de vingt ans chez son père, dans ce qui était tout à fait un repaire de débauche infâme, lui qui était chaste et pur, il se contentait de s'éloigner en silence quand cela était insupportable à voir, mais sans le moindre soupçon de mépris ou de réprobation envers qui que ce soit. Son père, un ancien parasite qui était pour cette raison un homme susceptible et extrêmement sensible aux offenses, l'avait d'abord accueilli avec méfiance et d'un air renfrogné (« Il se tait beaucoup, ma foi ! Et il réfléchit beaucoup dans sa tête ! ») mais très vite, au bout de deux semaines à peine, il avait fini par le serrer dans ses bras à tout bout de champ en le couvrant de baisers avec, il est vrai, des larmes d'ivrogne et une sensiblerie due à l'alcool, mais on voyait qu'il s'était pris pour lui d'une affection sincère et profonde, comme, bien sûr, jamais quelqu'un comme lui n'en avait éprouvé pour personne.

Du reste, partout où il allait, tout le monde l'aimait, ce jeune garçon, et cela depuis sa petite enfance. Quand il s'était retrouvé dans la demeure d'Éfim Péetrovitch Polénov, son bienfaiteur et son éducateur, tous les membres de la maisonnée s'étaient tellement attachés à lui qu'on le considérait tout à fait comme un enfant de la famille. Or il était arrivé dans cette demeure encore tout bébé, à un âge où il est absolument impossible de s'attendre chez un enfant à des ruses calculatrices, à des intrigues ou à l'art

de plaire, de s'insinuer dans les bonnes grâces des gens et de se faire aimer. Si bien que ce don d'inspirer une affection particulière faisait pour ainsi dire partie de lui, c'était dans sa nature, c'était quelque chose de spontané et d'immédiat. Il s'était produit la même chose à l'école, et pourtant on aurait pu croire qu'il faisait justement partie de ces enfants qui suscitent la méfiance de leurs camarades, parfois leurs moqueries, voire leur haine. Il lui arrivait par exemple de se plonger dans ses pensées, de s'abstraire, en quelque sorte. Depuis sa petite enfance, il aimait s'isoler dans un coin pour lire, et pourtant ses camarades s'étaient pris pour lui d'une telle affection que pendant toute sa scolarité, on pouvait vraiment le qualifier de « chouchou de la classe ». Il était rarement turbulent et même rarement joyeux, mais en le regardant, on voyait tout de suite que ce n'était pas dû à un caractère maussade et qu'au contraire, c'était quelqu'un d'humeur égale et sereine. Parmi les gens de son âge, il ne cherchait jamais à se mettre en avant. Peut-être est-ce pour cette raison qu'il n'avait jamais peur de personne, mais ses petits camarades comprenaient immédiatement qu'il n'en tirait aucun orgueil, il avait l'air de ne pas comprendre qu'il était hardi et courageux. Il ne se souvenait jamais des offenses. Il arrivait qu'une heure après avoir été offensé, il réponde à son offenseur ou engage lui-même la conversation avec lui d'un air aussi confiant et aussi serein que s'il ne s'était jamais rien passé entre eux. Et on ne pouvait pas dire qu'il faisait comme s'il avait oublié l'offense par hasard ou l'avait délibérément pardonnée, non, tout simplement, il ne considérait pas cela comme une offense, et c'était cela qui séduisait les enfants, qui les subjuguait. Il n'y avait en lui qu'un seul trait qui, durant toute sa scolarité, depuis les petites classes jusqu'aux grandes, avait inspiré à ses camarades l'envie persistante de se moquer de lui, pas par méchanceté, mais parce que cela les mettait en joie. Ce trait, c'était une chasteté, une pudeur hallucinantes, farouches. Il était incapable d'entendre certains mots et certaines conversations « bien connus » à propos des

femmes. Ces mots et ces conversations « bien connus » sont malheureusement fort enracinés dans les écoles. Les garçons à l'âme et au cœur purs, presque encore des enfants, aiment très souvent parler en classe, entre eux et même à voix haute, de ce genre de choses, de scènes et d'images que même les soldats n'osent pas toujours évoquer, mieux encore, il y a bien des choses que les soldats ignorent et ne comprennent pas, et que connaissent déjà les enfants encore jeunes de nos classes cultivées et de la haute société. Il n'y a pas encore là de dépravation morale, ni non plus de véritable cynisme, dépravé, intérieur, mais il y a un cynisme extérieur, et celui-là est souvent considéré parmi eux comme quelque chose de subtil, de fin, de crâne et de digne d'être imité. En voyant que, lorsqu'on se mettait à parler de « ça », le petit Aliocha Karamazov s'empressait de se boucher les oreilles, ils faisaient parfois exprès de se rassembler autour de lui et, lui écartant de force les mains des oreilles, ils lui criaient des horreurs ; il se dégageait, se laissait tomber et se couchait par terre en se couvrant la tête, tout cela sans prononcer un seul mot, sans les injurier, en supportant l'offense en silence. Mais on avait fini par le laisser tranquille, on ne le taquinait plus en le traitant de « femmelette » et on le considérait même sur ce point avec compassion. À propos, en classe, il avait toujours été parmi les meilleurs, mais jamais il ne s'était retrouvé premier.

À la mort d'Éfim Pétrovitch, Aliocha était resté encore deux ans au lycée de la province. L'épouse inconsolable d'Éfim Pétrovitch, presque tout de suite après sa mort, était partie pour un long séjour en Italie avec toute la maisonnée, laquelle était constituée uniquement de créatures de sexe féminin, et Aliocha s'était retrouvé chez deux dames qu'il n'avait jamais vues auparavant, de lointaines parentes d'Éfim Pétrovitch, mais aux frais de qui, ça, il l'ignorait. Un autre de ses traits, et même un trait extrêmement caractéristique, était qu'il ne se souciait jamais de savoir qui subvenait à ses besoins. En cela, il était l'exact opposé de son frère aîné Ivan Fiodorovitch, qui avait passé ses deux pre-

mières années d'université dans la misère en gagnant sa vie par son travail, et qui avait amèrement souffert depuis sa plus tendre enfance de sentir qu'il vivait chez un bienfaiteur, en mangeant le pain d'autrui. Mais il était semble-t-il impossible de juger sévèrement ce trait étrange du caractère d'Alexeï car, lorsque cette question était soulevée, toute personne ayant appris à le connaître un tant soit peu avait la certitude immédiate qu'il faisait forcément partie de ces jeunes gens qui sont en quelque sorte des simples d'esprit et qui, même s'il leur tombait tout un capital entre les mains, ne feraient aucune difficulté pour le donner soit au premier qui le leur demanderait, soit pour faire le bien, soit peut-être tout simplement à un habile aigrefin si celui-ci l'avait demandé. De façon générale, on aurait dit qu'il ne connaissait pas la valeur de l'argent – pas au sens littéral, bien sûr. Lorsqu'on lui donnait de l'argent de poche, ce qu'il ne demandait jamais lui-même, soit il ne savait qu'en faire pendant des semaines, soit il dépensait sans compter et l'argent disparaissait en un clin d'œil. Par la suite, un jour, après l'avoir observé, Piotr Alexandrovitch Mioussov, un homme tout à fait pointilleux sur le chapitre de l'argent et de l'honnêteté bourgeoise, avait prononcé à son propos l'aphorisme suivant : « Voilà peut-être le seul être au monde qui, si vous le laissez soudain tout seul et sans argent sur la place d'une ville inconnue d'un million d'habitants, ne périrait pas et ne mourrait ni de faim ni de froid car on lui donnerait à manger et on lui trouverait un logis en moins de deux, et si on ne lui en proposait pas, il se débrouillerait lui-même en moins de deux, et cela ne lui coûterait aucun effort et aucune humiliation, quant à celui qui l'accueillerait, cela ne lui pèserait pas le moins du monde, peut-être même qu'au contraire, il considérerait cela comme un plaisir. »

Il n'avait pas terminé ses études au lycée. Il lui restait encore une année à faire quand il avait brusquement déclaré à ses dames qu'il allait voir son père pour une affaire qui lui était venu à l'esprit. Celles-ci le plaignaient beaucoup et ne voulaient pas

le laisser partir. Le voyage ne coûtait pas cher du tout, et elles ne l'avaient pas laissé mettre en gage sa montre – un cadeau que la famille de son bienfaiteur lui avait fait avant son départ pour l'étranger –, mais elles l'avaient somptueusement pourvu en argent et même en vêtements et en linge neufs. Il leur avait néanmoins rendu la moitié de la somme en déclarant qu'il tenait absolument à voyager en troisième classe. Une fois arrivé dans notre petite ville, on disait qu'aux premières questions de son père qui lui avait demandé « dans quel but il lui avait fait l'honneur de venir sans avoir terminé ses études », il n'avait pas donné de réponse directe, mais était resté inhabituellement pensif. On s'était vite rendu compte qu'il cherchait la tombe de sa mère. Il avait reconnu lui-même alors qu'il n'était venu que pour ça. Mais il est peu vraisemblable que la raison de sa venue se soit limitée à cela. Le plus probable est qu'à ce moment-là, il ne savait pas et n'aurait pu expliquer pour rien au monde ce qui au juste avait comme surgi de son âme et l'avait irrésistiblement entraîné sur une voie nouvelle, inconnue mais déjà inévitable. Fiodor Pavlovitch n'avait pu lui montrer où il avait enterré sa seconde épouse, car il n'était jamais allé sur sa tombe depuis qu'on avait enseveli le cercueil, et après toutes ces années, l'endroit où on l'avait enterrée lui était complètement sorti de la mémoire...

Un mot sur Fiodor Pavlovitch. Avant cela, il avait vécu longtemps ailleurs que dans notre ville. Trois ou quatre ans après la mort de sa deuxième femme, il s'était rendu dans le sud de la Russie et avait fini par se retrouver à Odessa, où il avait passé plusieurs années d'affilée. Au début, il avait fait la connaissance, selon ses propres mots, « de beaucoup de juifs, de youpins, de youtres et de youpinets », et au bout du compte, à la fin, il était reçu non seulement par des youpins, mais « même par des juifs ». Il faut croire que c'est à cette période de sa vie qu'il avait développé un savoir-faire particulier pour amasser de l'argent et en extorquer. Il était définitivement revenu dans notre ville trois ans seulement avant l'arrivée d'Aliocha. Ses anciennes

connaissances l'avaient trouvé terriblement vieilli, même s'il n'était pas encore si vieux que ça. Il se comportait non de façon plus noble, mais, disons, avec davantage d'impudence. Chez cet ancien bouffon était apparu, par exemple, un besoin éhonté de faire passer les autres pour des bouffons. Il aimait toujours se livrer à toutes sortes de désordres avec le sexe féminin, et pas seulement comme avant, mais de manière pour ainsi dire encore plus abjecte. Très vite, il avait fondé dans la région de nouveaux débits de boissons. Il était clair qu'il possédait peut-être jusqu'à cent mille roubles, ou juste un peu moins. De nombreux habitants de la ville ou de la région lui avaient aussitôt emprunté de l'argent, contre de solides garanties, cela va de soi. Les derniers temps, il s'était en quelque sorte ramolli, il avait commencé à perdre sa stabilité, son contrôle de soi, si l'on peut dire, il était même tombé dans une sorte de désinvolture, il commençait une chose et terminait par une autre, c'était comme s'il se dispersait, il était de plus en plus souvent ivre, et s'il n'y avait pas eu toujours ce même laquais Grigori qui, à cette époque, avait lui aussi pas mal vieilli, et qui veillait sur lui parfois presque comme un mentor, peut-être que Fiodor Pavlovitch n'aurait pas vécu sans de graves soucis. L'arrivée d'Aliocha parut avoir de l'effet sur lui, et même d'un point de vue moral, c'était comme si quelque chose s'était éveillé chez ce vieillard prématuré, quelque chose qui avait été depuis longtemps étouffé dans son âme. Il disait souvent à Aliocha en le regardant avec attention : « Tu sais que tu lui ressembles, à la crieuse ? » C'est ainsi qu'il appelait sa défunte femme, la mère d'Aliocha. Finalement, c'était le laquais Grigori qui avait montré à Aliocha la tombe de la « crieuse ». Il l'avait emmené dans notre cimetière municipal et là, dans un coin reculé, il lui avait montré une dalle en fonte bon marché, mais bien tenue, sur laquelle il y avait même une inscription avec le nom, le titre, l'âge de la défunte et la date de sa mort, et dessous, on avait même tracé quelque chose comme un quatrain tiré d'anciennes épitaphes poétiques communément employées sur

les tombes des gens de la classe moyenne. Chose étonnante, il s'avéra que cette dalle était l'œuvre de Grigori. C'est lui qui l'avait fait poser sur la tombe de la pauvre « crieuse », à ses frais, après que Fiodor Pavlovitch, qu'il avait harcelé à de multiples reprises avec cette tombe, avait fini par partir à Odessa en envoyant promener non seulement la tombe, mais aussi tous ses souvenirs. Aliocha n'avait manifesté aucune émotion particulière sur la tombe de sa mère, il avait juste écouté le récit pontifiant de Grigori sur la pose de la dalle, était resté un moment la tête inclinée, et était parti sans dire un mot. Ensuite, peut-être même pendant une année entière, il n'était pas retourné au cimetière. Mais sur Fiodor Pavlovitch aussi, ce petit épisode avait produit un certain effet, et un effet très original. Il avait soudain pris mille roubles et les avait apportés à notre monastère afin que l'on prie pour le repos de l'âme de son épouse, pas la deuxième, pas la mère d'Aliocha, mais la première, Adélaïda Ivanovna, celle qui lui tapait dessus. Ce soir-là, il avait bu comme un trou et avait insulté les moines devant Aliocha. C'était loin d'être quelqu'un de pratiquant. Cet homme-là n'avait peut-être jamais mis un cierge à cinq kopecks devant une icône. Les individus de ce genre ont parfois soudain d'étranges accès de sentiments et de pensées.

J'ai déjà dit qu'il s'était beaucoup ramolli. Sa physionomie présentait à cette époque des traces très marquées témoignant des particularités et de la nature de l'existence qu'il avait vécue. Outre des poches charnues et allongées sous ses petits yeux perpétuellement arrogants, soupçonneux et sarcastiques, outre une multitude de rides profondes sur son visage menu, mais adipeux, il avait aussi, pendouillant sous son menton pointu, une grosse pomme d'Adam charnue de forme oblongue, comme une bourse, ce qui lui donnait un air d'une lubricité répugnante. Ajoutez à cela une large bouche sensuelle aux lèvres molles qui découvraient des chicots noirs presque entièrement pourris. Chaque fois qu'il se mettait à parler, il projetait des postillons.

D'ailleurs lui-même aimait faire des plaisanteries sur sa figure, bien qu'il en fût semble-t-il satisfait. Il insistait particulièrement sur son nez, qui n'était pas très grand mais très mince, avec une courbure prononcée : « Un vrai nez romain ! disait-il. Et avec la pomme d'Adam, ça donne une vraie tête de patricien romain de l'époque décadente. » Apparemment, c'est une chose dont il était fier.

Et voilà que, peu après avoir retrouvé la tombe de sa mère, Aliocha lui avait soudain déclaré qu'il voulait entrer au monastère, et que les moines étaient prêts à le prendre comme novice. De plus, il expliqua que c'était ce qu'il souhaitait par-dessus tout, et qu'il sollicitait solennellement son autorisation en tant que père. Le vieillard savait déjà que le starets Zossima, qui faisait son salut dans un ermitage du monastère, avait produit sur son « doux garçon » une impression particulière.

— Ce starets, c'est le plus honnête de leurs moines, ça, c'est sûr ! avait-il dit après avoir écouté Aliocha en silence d'un air pensif, mais sans être vraiment étonné par sa demande. Hum... Alors voilà où tu veux aller, mon doux garçon !

Il était à moitié soûl et avait souri brusquement de son sourire étiré et aviné, mais non dénué de ruse et d'une perfidie d'ivrogne.

— Hum, je l'avais bien pressenti, que tu allais finir par quelque chose de ce genre, tu peux imaginer ça ? C'est justement là-bas que tu devais te retrouver... Bon, eh bien, vas-y, tu as tes deux mille roubles, ça te fait ta petite dot, et moi, mon ange, je te laisserai jamais tomber, d'ailleurs même maintenant, je leur verserai ce qu'il faudra pour toi, si on le demande. Et si on demande rien, pas la peine d'aller les chercher, hein ? Faut dire que tu dépenses autant d'argent qu'un canari – deux petites graines par semaine. Hum. Tu sais, il y a un monastère, avec un village à côté, eh bien là, tout le monde le sait, il y a que des « épouses monastiques », c'est comme ça qu'on les appelle, je pense qu'il doit y en avoir une bonne trentaine, de ces épouses... J'y suis allé, et tu sais, c'est intéressant, bon, évidemment, dans un certain sens – du point

de vue variété. La seule chose qui ne va pas, c'est que c'est d'une russité épouvantable, il n'y a aucune Française, et il pourrait y en avoir, ils ont de gros moyens. Quand elles auront compris ça, elles rappliqueront. Mais ici, il n'y a rien, pas d'«épouses monastiques», et pourtant ils sont bien dans les deux cents, ces moines. Honnêtes. Ils font le carême. Je le reconnais... Hum. Bon, alors comme ça, tu veux devenir moine ? Ça me fait de la peine pour toi, Aliocha, c'est vrai, tu peux me croire, je me suis mis à t'aimer... À propos, ça tombe bien, ça : tu vas prier pour nous pécheurs, faut dire qu'on a commis un peu trop de péchés par ici. J'arrêtais pas de réfléchir à ça, je me demandais : qui est-ce qui va prier pour moi un jour ? Est-ce que quelqu'un comme ça existe sur terre ? Parce que sur ce point, mon cher petit, c'est affreux ce que je peux être bête, peut-être que tu ne me crois pas ? Affreux ! Tu vois, j'ai beau être bête, j'arrête pas de penser à ça, enfin, de temps en temps, bien sûr, on peut pas y penser tout le temps. Je me dis que c'est pas possible que les démons oublient de me traîner chez eux avec leurs crochets quand je serai mort. Alors je me dis : ces crochets, ils viennent d'où ? Ils sont en quoi ? En fer ? Où est-ce qu'on les forge ? Ils ont une fabrique là-bas ou quoi ? Dans leur monastère, les moines, ils supposent sans doute qu'en enfer, il y a un plafond, par exemple. Moi, je suis prêt à croire à l'enfer, du moment qu'il n'a pas de plafond : comme ça, ça fait plus délicat, plus cultivé, je veux dire – le genre luthérien. Mais au fond, qu'est-ce que ça peut faire, qu'il y ait un plafond ou qu'il n'y en ait pas ? Voilà en quoi ça consiste, la question fatidique ! S'il n'y a pas de plafond, c'est qu'il n'y a pas de crochets. Et s'il n'y a pas de crochets, ça veut dire que tout fiche le camp, ça veut dire que de nouveau c'est invraisemblable : alors qui est-ce qui va me traîner avec des crochets, parce que si on ne me traîne pas là-bas, qu'est-ce qui va se passer, elle est où la vérité, sur cette terre ? Ces crochets, *il faudrait les inventer\**

---

\* Les passages en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

spécialement pour moi, pour moi tout seul, parce que si tu savais quelle ordure je suis, Aliocha !

— Mais il n'y a pas de crochets là-bas ! dit Aliocha d'une voix douce, avec sérieux, en regardant son père.

— Oui, oui, juste des ombres de crochets, je sais, je sais. C'est comme ça qu'un Français a décrit l'enfer : « *J'ai vu l'ombre d'un cocher qui avec l'ombre d'une brosse frottait l'ombre d'un carrosse*<sup>1</sup>. » Mais, mon pigeon, comment tu sais qu'il n'y a pas de crochets ? Quand tu auras passé un peu de temps chez les moines, tu chanteras une autre chanson. Bon, allez, vas-y, trouve la vérité là-bas, et puis viens me raconter : ça sera quand même plus facile d'aller dans l'autre monde si on sait ce qu'il y a. Et puis pour toi, ce sera plus convenable chez des moines que chez moi, un vieux poivrot, et avec des filles, en plus... Même si toi, t'es comme un ange, rien ne t'atteint. Peut-être que là-bas aussi, rien ne t'atteindra, c'est pour ça que je te donne ma permission, parce que je compte bien là-dessus. Ton intelligence, le diable l'a pas avalée. Tu brûleras un peu, tu t'éteindras, tu guériras, et tu reviendras. Et moi, je t'attendrai. C'est que je le sens bien, ça, que tu es la seule personne sur terre qui ne m'a pas jugé, mon cher petit garçon, je le sens bien, je peux pas ne pas le sentir !

Il se mit même à pleurnicher. Il était sentimental. Il était méchant et sentimental.

---

1. La citation exacte est : « J'aperçus l'ombre d'un cocher / Qui avec l'ombre d'une brosse / frottait l'ombre d'un carrosse » (ce que voit Énée descendant aux enfers). Ces vers, souvent attribués à Scarron, sont semble-t-il de la plume de Nicolas Perrault, le frère de Charles Perrault.